

Émergence

**« The horror! The horror! »
Joseph Konrad, *Heart of Darness*.**

9.58 a.m. S. fit l'un de ces rêves éclairs que l'on fait lorsque l'on s'endort sans même s'en rendre compte. À peine avait-il fermé les yeux, lui sembla-t-il, qu'il les ouvrit bien grands.

Grands ouverts sur le plafond de sa chambre quand l'instant d'avant il avait été pris de vertige comme au sommet d'un col de montagne alors que les pentes fuient de chaque côté et qu'autour ne s'élèvent que des pics encore plus hauts sous un ciel infini, que la gravité lutte contre les muscles de votre corps, que vos jambes flageolent de froid et que le vide vous appelle, sans écho mais avec la détermination d'une rivière qui trace son chemin sous la glace. Une image angoissante qui s'était substituée le temps d'un rêve au souvenir de la veille, fait de couloirs bleus, de plaques en cerisier gravées dans l'étain, de rails de néons, de la lumière des ascenseurs, de leurs boutons, des balles dans les murs, dans les corps, des bras qui tombent, du ficus au bout du couloir, alors que lui aurait aimé que sa mémoire s'arrête, éternelle, sur des coussins de soie or et des kilims d'Orient.

How? Il se repassait le plan de l'immeuble et, en plus des traits griffonnés, lui revenaient les exhortations puis les cris de souffrance au moment où les projectiles se furent enfoncés dans la chair avec, au plus fort de la clameur, quand le cuivre chauffe le sang, le chant mat de la mort qui avait au final triomphé. *Clear.*

Il était maintenant allongé là, dans ce lit qui l'oppressait, sous des draps en papier de verre, espérant le retentissement d'une alarme pour l'arracher à la torture de son cerveau, la délivrance d'un signal qui l'autoriserait à se lever, à prendre d'amples respirations de cet air vicié qui assujettissait la ville, mêlé d'acide et de carbone, bien loin de l'image idéalisée de son rêve, à récupérer les gages du contrat de la veille et à vivre ce qu'il pouvait encore.

Mais, sur la table de chevet, son téléphone restait muet. Dix minutes encore. Un supplice sous des draps abrasifs, l'impression d'avoir la poitrine comprimée par une tonne de livres. Il avait le souffle court et la pensée haletante. Les photographies ne suivaient plus dans sa tête une ligne chronologique, elles défilaient comme dans un montage psychédélique, par à-plats de couleurs, par motifs géométriques, sous l'éclairage d'un stroboscope et de flashes intermittents. Puis les rythmes métalliques chasseraient les nuages. *Clear.*

*A passer-by needs a bloody pass
My mother is asked for a whisky glass*

...

10.10 a.m. The Spriggans, *Welcome To Hell*. Un tube à la mode, un classique, une critique de la politique isolationniste du gouvernement, de la corruption, du crime et de la pollution qui avaient soigneusement entrepris de nettoyer les États-Unis. Mais ça, on s'en fout. On s'en fout parce qu'elle valait surtout pour son témoignage de ce qui se passait en bas. De ce qui se passait... dans la Rue.

Six ans aux frais de l'état dans un centre déshérité suite au décès de ses parents, six ans en famille d'accueil puis, après, la Rue.

Les premiers deals, les premiers fixes, les premiers flirts. Dans l'ordre, ou presque. Un contrat sur la tête d'un vaurien. C'est pas banal, ça, de lâcher du fric pour la tête d'un vaurien. Alors, on regrette la famille d'accueil, la sécurité. On en trouve une de substitution. Ça s'appelle un gang. C'est tout comme une famille : on a des frères, des sœurs, on n'est pas à la hauteur des espérances, on se fait battre et on se bat. Mais c'est le seul lien qui nous raccroche à l'humanité. Que serait devenu S. en dehors de l'humanité ? De sa naissance précipitée par le renversement improbable, à une heure comme à une autre, d'un camion benne sur Gloucester Street à ce matin où le réveil le mettait sur pied et l'obligeait à reprendre sa place dans l'ordre des choses, il avait appris à ne pas rejeter les signes du destin, les coïncidences et l'intervention du hasard, pas plus que les preuves et les manifestations d'un monde déterminé.

Et, au milieu des assassinats, des règlements de compte sordides et des batailles rangées, la Rue qui demeurait la même.

La Rue qui absorbait les cadavres et les recyclait. On découpait, on conditionnait et on troquait. Toute une faune de charognards pour chiner les organes, les puces d'identité et d'améliorations, les processeurs neuronaux, les alliages rares et toutes ces prothèses cybernétiques bien plus performantes que les membres originaux. La Rue ne laissait rien au hasard, elle laissait tout aux Hommes.

*A brand new transition:
While selective sorting
Is damn well succeeding –
Natural selection*

...

Et son âme qui, à l'écoute, s'emplissait à nouveau. Il s'en était sorti. Tiré d'affaire quand l'enfer avait déferlé sur les autres.

Il avait suivi les signes, une fois de plus. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant vous, qu'il est vide et que le bouton d'un niveau inférieur est allumé, c'est qu'il est temps de filer en

douce, à l'anglaise, et ce même si les néons clignotent au plafond et qu'une douche de sang arrose vos épaules.

To take French leave. Une habitude, encore, chez lui. Un réflexe conditionné, une aptitude de survie, un pattern qui l'avait retiré de la Rue, l'avait déposé dans un loft d'où il pouvait tout voir d'un peu plus haut, d'un œil directif, avec la certitude d'en avoir émergé grandi, puissant, de s'être forgé une nouvelle identité, désormais irréductible aux expériences de la Rue.

10.13 a.m. Il se retourna dans le lit pour faire face à Luna. Rien. Juste une marque sur l'oreiller qu'il s'empressa d'effacer de la main. Pour être seul, vraiment seul dans ce lit, seul avec le plafond, seul avec les images dans sa tête, la musique qui revenait sans cesse et un éclat métallique qui lui avait passé devant les yeux.

Target : Universal Weapons. Firme d'armement militaire de haute technologie. Au septième étage, un laboratoire, *biohazard*. Niveau 3. Pas de quoi s'affoler, on lui avait dit, c'est un leurre. Aucun biologiste ne travaille dans ce laboratoire. On a vérifié le profil des chercheurs et des laborantins. Ils stockent leurs données dans des ampoules de plasma 120 Eo. Celle qui nous intéresse est étiquetée FIBO800. C'est votre cible principale. Mais bon, on peut pas leur faire confiance. Prenez-les toutes. Voici un conteneur stabilisé.

Friends : quatre hommes issus d'un camp d'entraînement sud-américain. Livrés emballés avec armes, munitions, tenues en kevlar et poudre blanche. Plus un webrunner.

Hostiles : neuf au rez-de-chaussée, trois à chaque étage pendant la nuit. Des ronins corporatistes rompus aux situations d'urgence. Une véritable petite armée impossible à défaire, surtout pas à six.

Plan : payer un gang pour créer de l'agitation dans la rue. Appeler la NSFPD. Faire boucler le secteur. Les mettre en confiance. Avec des uniformes, rentrer dans l'immeuble, aux yeux de tous. Sauf moi, qui m'infiltrai jusqu'au septième étage par l'ascenseur réservé aux matières sensibles. Si le webrunner fait son boulot, le reste c'est du gâteau : je m'occupe des gars de l'étage ; je fais sauter la porte du laboratoire et je prends les ampoules. Si les gardes sont alertés, ne les retenez pas, précipitez-vous vers les sous-sols pour les attirer et scinder leurs forces en deux.

C'est là que ça a cloché. Personne n'avait compris *to split*. Peut-être *to sleep*.

10.19 a.m. Il mit son sweat. Direction la salle de bains avec des percussions dans le crâne. Le signe pour prendre un cachet devant Luna qui sortait de la douche. Un mot de tendresse, instinctif, quelque chose entre *How's it going?* et *Can I have a coffee?* *Fine*, c'était la réponse, plutôt gentille. Il l'embrassa en lui passant une main dans le dos, elle nue, à peine séchée, lui dans ses habits arrosés par l'horreur. Merci. Tu n'es pas rentré cette nuit. *A walk? A ghost walk, yes*. Il ne prêta aucune attention à ce qui suivit. Toujours collé à elle, ses yeux se concentraient sur le lobe de l'oreille et la courbe de la nuque. Il aurait pu remonter doucement la main en lui caressant l'échine et

l'embrasser dans le cou, la faire succomber à sa présence animale, mais il ne fit rien. La mort suintait par tous les pores de sa peau et, semence inodore, fourbe, implacable, elle aurait pu lui faire un enfant.

De sous la douche, il prit le temps de la regarder s'habiller avec ses mains, ses mains à elle, les mains qu'on lui avait données à la naissance, de vraies mains, faites de chair, de veines et de sang. Pas de coup en douce, on y retrouvait bien l'ADN de ses parents.

Il l'aimait bien. Oui, bien mieux que toutes les autres avec leurs membres métalliques, leurs jointures étincelantes, leurs yeux mécaniques, elles qui vous écoutaient parler au téléphone à l'autre bout de l'appartement, remarquaient le moindre de vos mensonges à la dilatation de la pupille ou aux soubresauts du pouls, se faisaient implanter des vêtiles de chat quand ce n'était pas des tatouages luminescents. Oh, il en avait baisé des machines, des poupées érotiques, toutes programmées pour la performance, pour vous chevaucher jusqu'au bout de la nuit, pour expulser tout l'air empoisonné de vos poumons, pour vous extirper du premier au dernier frottement des cris et des râles à vous laisser avec l'impression d'avoir couru un marathon (65,23 miles depuis la réforme Hughes) ; toutes des robots, de la mécanique de précision, proprement huilée et lustrée, ne pas oublier la révision des dix mille ; des gynéïdes infatigables, expertes dès la puberté, merci la biotechnologie, qui ont fait des choses du corps une entreprise ; aucune de ces automates pourtant, malgré leur ingénierie, leur endurance inhumaine, leurs pulsions désinhibées, aucune d'elles ne rivalisait avec l'authenticité du contact de la chair contre la chair, les frissons d'une hésitation, la chaleur des lombes qui vous accueillent, le souffle tiède qui se pose sur votre nuque, les soupirs longs et vaporeux qui embrument votre cerveau pour quelques instants seulement. Et on en prend pour dix ans. Je n'ai pas voulu te mêler à cette affaire. C'était trop dangereux. Trop dangereux ? On fait équipe, non ? (Non.) Tu aurais dû...

C'est à ce moment qu'elle vit la main. Une litanie de plus qu'il n'écoula pas. Il allait vivre ses derniers instants de répit et voulait en profiter. Luna : une porte de secours ? Non, une porte de sortie. Ou peut-être juste une porte.

*A tumble-down door
Blocking my way,
From behind I hear
Voices shouting:
"Birthday."*

...

10.42 a.m. Il la prit, la porte. Parce qu'il n'avait pas le temps, parce qu'il n'avait plus l'envie de rester, parce qu'il n'était plus tout à fait lui-même et qu'il se sentait basculer de l'autre côté. La poignée était froide ; sa main était froide. On entendit un cliquetis métallique. Luna pleurait.

Dans la cage d'escalier, il sentit plus nettement le déséquilibre.

Lugo s'effondre. Pas entièrement, parce que sa tête, elle, s'est liquéfiée. Splash ! Juste après le sifflement caractéristique du laser en phase de chauffe. La température de la pièce monte sensiblement. Avec toutes les armoires froides et le matériel *biohazard*, on peut se dire que ce n'est pas anodin. S. frappe le genou. Toujours frapper les articulations qui maintiennent un homme debout. On lui a appris ça dans le gang ; et aujourd'hui ça lui est utile. Il assomme ensuite, avec un dessiccateur qui traîne sur la paillasse. Ça sonnait déjà creux avant dans la caboche du gars, alors maintenant que le sang s'échappe, ça fait le vide. Des idées neuves auraient pu s'installer dans un joli trois pièces, mais non, ça ne marche pas comme ça. S. est perplexe. C'est décidément une bonne chose que le gel de silice serve d'agent déshydratant, il y aura moins de choses à nettoyer. Sortir de là, avec le conteneur et le flingue. S. se précipite. Une balle dans le dos d'un type à l'extérieur. Trop tard, le mal est fait : Aleek explose au fond du couloir. Il s'était mis dans l'ascenseur, ce con. Et comme par hasard, c'est pas le plus fin de la bande. Un Peau-Rouge, un Apsáalooke fort comme un bison, et voilà que son quintal de viande tapisse l'ascenseur parce que S. a traîné dans le labo. Une horde de pas sonne la charge. L'ascenseur n'est pas loin.

Il y eut comme une absence, un vertige. J'aurais dû prendre quelque chose. Faut pas déconner avec les vitamines.

11.09 a.m. Au volant de sa voiture, il aurait pu se sentir bien. Comme tant d'autres, il aurait pu se croire chez lui, maître d'un univers restreint, sans surprise, un univers de son invention où il déciderait de tout, spontanément, mais la grande vague de pollution de 2031 avait laissé des traces bien au-delà de cet univers, et, pour lui qui n'avait connu que ça, la pollution dans l'air, la pollution dans la terre, dans l'eau, dans les poumons, le cœur, dans les veines et les artères, la sensation de suffoquer, de s'asphyxier lentement par une hématoxémie déficiente, ce n'était pas qu'un frein à sa respiration, c'était un frein à l'enthousiasme, à l'expression du divin en soi qui est le souffle de la création.

Quand l'humanité s'étiole, il ne reste pas grand chose pour s'émerveiller. Du ciment, de l'acier, un monde gris sans nature, sans arbre. Les oiseaux migrateurs ont migré. Les oiseaux non-migrateurs ont adapté leur comportement. Ils ont migré. Mais les Hommes restent. Ils restent et hantent la Rue, levant parfois les yeux au ciel en quête d'une révélation, mais leur regard finit toujours par s'abîmer dans l'apocalypse familière.

11.31 a.m. Un coup de feu retentit ; quelqu'un venait de mourir. Ça se sent dans l'air, ça. À la détonation il y a comme un message qui dit : toi, tu y passes, c'est sûr. Certains tirent comme ça, sans vouloir faire mal. Ils ont acheté un flingue, des balles, et ils s'en servent. Mais c'est de bon cœur, c'est pour le commerce. C'est pour l'économie américaine. Et, heureusement, leurs cibles

s'en sortent avec un bras à remplacer ou, espérons-le, une jambe : ça paie plus. D'autres, au contraire, ont la conscience de tuer. Pas forcément parce qu'ils exécutent un contrat avec une cible bien définie, mais parce qu'ils ont goûté à cette liberté de choisir qui doit vivre ou mourir. Leurs balles à eux sifflent plus longtemps, plus doucement, juste après une brève détonation qui ne fait pas d'écho. Le chant est propre, parfois repris en canon ou, pire, avec un intervalle païen. Alors, il faut prier pour éviter de se prendre la balle perdue.

Oui, mais prier qui ? Quel dieu aurait sa place dans un monde où l'Homme n'en a plus ? Si Dieu a fait l'Homme à son image et comme l'Homme modèle le monde à la sienne, alors Dieu est une haute tour gyrostabilisée sur laquelle des nuages de pollution déversent continuellement une pluie acide et corrosive. Il faut des nuages pour pisser sur Dieu. Et New San Francisco était émaillée de dizaines de ces dieux uniques, expression de l'arrogance de l'Homme de vouloir toujours monter plus haut. Mais à force de monter, l'Homme redescendrait un jour. Puisque toujours l'Homme redescend, comme attiré par une force implacable, un destin souverain dépassant la notion de gravité, une fatalité bien réelle qui le surprendrait en bas, dans la Rue, et que l'on nomme le Jugement Dernier.

*My religion is made of fallen men,
Above the corpses shines the crown.
There are a bunch of new gods in town,
Death is a woman in a red gown.*

...

11.48 a.m. Il traversait la ville au volant de sa voiture italienne, seul au milieu de la circulation, comme le spectre de l'ancien monde et, en lui, il portait le dégoût des Hommes, mais aussi un amour avéré pour l'humanité.

Dans sa tête, ce n'était plus aussi simple. L'ampoule de données contre des dollars. Plus de dollars pour moins de vies. Dans moins de dix minutes, il avait rendez-vous avec ses employeurs, le temps d'écouter encore une fois le tube des Spriggans, mais plus que l'envie, la logique lui manquait. On est engagé, on exécute le contrat, on récupère les gages. Tout ça pour un conteneur aussi fragile. D'une pression de la main, il l'aurait brisée, l'ampoule, et son plasma se serait répandu sur le cuir des sièges de sa voiture. Bonjour pour tout récupérer intact ! Déjà que le contenu devait être chiffré, là, avec la poussière, le sang de la veille, les résidus de poudre holographique et tous les autres vernis, crayons, fards à paupières et crèmes en tous genres que Luna sortait de son sac Demikholl quand elle était assise à côté et qui n'auraient pas manqué de contaminer l'intégrité des données, sûr que ses employeurs se seraient retrouvé avec tout autre chose que ce à quoi ils étaient en droit de s'attendre pour le prix payé... Là.

Là, au volant, sa main le trahit. Il la connaissait pourtant depuis bien longtemps, cette main, facile trente-cinq ans qu'ils vivaient ensemble. Au début, aucun des deux n'avait eu conscience de l'autre. Elle, elle en avait profité pour se comporter n'importe comment, et à lui, eh bien, ça lui avait convenu un temps : n'importe quoi, c'est justement ce qu'on attendait de quelqu'un qui ne sait pas encore parler. Plus tard, il avait commencé à s'en servir dans l'espace, pour se situer, c'est utile ; et puis, bien après, elle lui avait servi à se défendre, à se battre avec des gens, à attraper des choses pour se battre avec des gens, et à l'inverse aussi : à attraper des gens pour se battre avec des choses. Alors, comme elle le trahit, là, au beau milieu d'un carrefour, il avait dû se reposer sur l'autre, la nouvelle. Une fissure dans la représentation de soi.

Aleek suinte du plafond, droit sur les épaules de S. Il y a des bouts de lui un peu partout : certains bien en vue, dans un état pitoyable, c'est vrai, mais facilement repérables ; d'autres se cachent, à l'instar des dents qui ont éclaté comme du pop-corn pour se loger dans des coins bizarres, entre les lamelles de l'interphone, dans le lit des néons ou rangés dans une poche latérale de son treillis ; une minorité a opté pour du camouflage en se soudant par exemple à la paroi de l'ascenseur, comme cet iris venu épouser l'œil de la caméra ou cette phalange qui s'est superposée au chiffre un du panneau de contrôle. S. appuie dessus, c'est un moindre mal après l'effort d'Aleek pour lui pointer du doigt la direction. L'étage est bleu. Bleu mais vide, avec juste un ficus au bout du couloir, dans l'angle, pour ne pas gêner l'ouverture de la fenêtre. Le récepteur intra-auriculaire de S. capte une fréquence. D'après Esteban, les gardes convergent tous vers lui, il faut dégager au plus vite. S. place une charge adhésive sur les portes de l'ascenseur, ça les retiendra et, puisque du chaos naît l'ordre, ça recollera peut-être les morceaux entre Aleek et Aleek. Il se met à courir, passe devant des bureaux avec un tas de noms gravés sur des plaques en cerisier, l'ascenseur fait ding, l'ascenseur fait boum, l'écran de fumée le couvre quand il prend la porte des escaliers.

Ce bras était visiblement plus fiable que l'autre, plus ferme, plus fort, plus froid. Il redressa la trajectoire de la voiture et alla même au-delà de ses fonctions, puisqu'il changea l'axe des roues et leur fit prendre une autre direction. C'était un franc-tireur, ce bras. Il lui criait : Au diable les gages ! Au diable le contrat !

*Welcome stranger
To my Dante's Comedy.
Welcome – and smile,
You'll have to scream.*

*Welcome to Hell,
It's your destiny!
Run home Jack,*

And dream with me!

...

12.32 a.m. On retrouva S. plus tard au 321 Angel Street, à portée de l'échangeur C-11 pour rejoindre la 280, devant un garage à l'ancienne où les odeurs d'huile de moteur et de cambouis étaient ici adoucies par un agréable parfum de néroli. Mathilde, tant brune, blonde ou rousse. La jambe arrachée dans une course de moto, au niveau du genou. Salut ! Salut. Ça va ? Ça va, et toi ? Ça va. Il te reste du .38 ?

Derrière les taches de graisse se cache un visage d'une beauté virginale, de celle qui éclipserait le soleil s'il se montrait de temps en temps en Amérique, une pureté capable de s'étendre et de nettoyer la crasse qui vous habite, d'araser les aspérités de votre âme, de corroder le béton jusqu'à révéler l'acier fin du squelette. On se perd facilement dans les fils de sa chevelure ; nos doigts s'aventurent, se glissent autour, se nouent et s'emprisonnent. Ils en prennent pour dix ans. Dix ans d'éternité là-haut dans son appartement, au milieu des coussins de soie or et des kilims d'Orient. On ne lui dit pas combien elle est belle. On la sent, on absorbe son souffle, on s'imprègne de sa nitescence. On bénit cet instant d'infinitude où elle nous a lavés de la souille. On murmure le bonheur, de peur qu'il s'échappe.

3.00 p.m. Clear.

C'est beau une arme à feu. C'est parfaitement adapté à la main. Les doigts ensèrent la crosse tandis que l'index caresse la détente. Le pouce, à l'opposée, contre la poussée verticale et stabilise les tensions. Pour se détendre, l'annulaire vient taquiner le chargeur à la base ; les plus joueurs pianotent même dessus. Il n'y a aucun danger à s'amuser avec un Browning N-12 (14 balles .38, semi-automatique) tant que la sécurité est enclenchée. Même sans, ceux qui en possèdent un ne l'utilisent pas forcément à tort, sauf peut-être S. C'est comme ça, on prend de mauvaises habitudes dans un gang. Alors, comme S. a du style, le Browning N-12 équipé de balles à douilles combustibles est son arme de prédilection.

Et, dans son appartement, Mathilde avait ça, et bien plus encore, là au milieu des coussins de soie or et des kilims d'Orient.

PROSTHESIS, noun. Artificial replacement designed to reproduce as accurately as possible a defective or missing part of the body.

Aussi fidèlement que possible ? S. avait du mal à se l'imaginer quand il voyait Mathilde peiner à se déplacer avec des béquilles quand son bras à lui prenait ses aises avec les limites de la biologie humaine. Le succès de l'opération, il le devait à une vieille connaissance de la Rue, à l'un de ces types qui chinaient la nuit, qui furetaient dans les coins sombres et charcutaient les corps à la

dérive : étudiants saoulés à la mauvaise bière, prostituées à la chimie instable, sans-domiciles ou cadres pris au piège du dernier métro.

Comment le corps pouvait-il accepter le métal ? Comment des fibres composites pouvaient-elles vivre en communion avec des atomes organiques ? L'acier, le silicium, l'alpax et le carbométabol ne figuraient pas au catalogue de la nomenclature initiale. Exit l'épiderme, la pilosité, la pigmentation de la peau. Exit la circulation du sang, les échanges de gaz et de chaleur. Le pouce opposable n'était plus la marque d'unicité de l'espèce humaine.

S. ressentit la nausée. Pas cette nausée qui vous étreint le lendemain d'une cure de whisky ou de chocolat (les mélanges sont dangereux pour la santé), ni celle causée par les bactéries qui traînaient du côté de la halle aux poissons, mais une nausée plus lointaine, étrangère au patrimoine génétique de l'Homme, un épisode qui se grefferait avec l'implantation des membres cybernétiques. Le métal pour supplanter la chair.

Deux détonations suivent. De vraies détonations. De celles qui ne soutiennent pas l'économie américaine. Les vigiles s'effondrent. La porte du rez-de-chaussée était bloquée, alors S. a continué jusqu'au sous-sol et le voilà qui se fraie un chemin au milieu des véhicules stationnés dans le parking. Grâce à un amplificateur auditif, il entend le déclic d'un semi-automatique et plonge sur la banquette arrière d'un cabriolet. Quelques balles sifflent longuement au-dessus de lui. Il riposte, en aveugle, un tir de barrage pour couvrir sa retraite. Il en touche un, c'était pas prévu, condoléances à la famille. C'est bien les Hommes, ça : sans la volonté de tuer on dirait qu'ils ont le désir de mourir. Il prend appui sur la carrosserie et saute à terre. Il se sent en déséquilibre ; la douleur ne vient qu'après. En tombant parallèle au sol, son épaule heurte le rebord de la portière. Juste l'épaule, pas le bras. Le bras est ailleurs, il est parti. Il a dit : Basta ! Je m'casse. On lui avait pourtant appris à ne plus ressentir la souffrance, grâce à un module neural fixé à la base du rachis lombal (L5-S1), mais perdre un peu de soi c'est toujours douloureux. Tiens, il s'est planqué là Esteban. S. se remet debout et se jette derrière un pilier. Il a l'idée saugrenue de récupérer son bras gauche, mais parfois il faut savoir dire adieu. Dire adieu aux choses que l'on possède. Il continue finalement vers les quais de livraison et lève le rideau métallique en tirant une balle sur la manette d'ouverture. Sa voiture est là, devant, ça non plus c'était pas prévu. Une dépanneuse l'a enlevée plus loin et, comme l'immeuble se trouve sur le trajet de la fourrière, elle est venue se prendre quelques balles au passage. Le conducteur est mort. C'est triste mais, avant de mourir, il a eu la lucidité de libérer le crochet qui tractait la voiture de S. Merci, beau geste commercial, S. s'installe. Le sang s'épanche sur le cuir des sièges et ruisselle sur le tapis de sol. Ça s'épanche et ça gigote. Il a d'abord du mal à arracher son gant pour découvrir les prises de connexion neurales (le droit forcément, le gauche étant resté sur place pour profiter un peu de la banquette de cuir ou déjà dans un vol en partance

pour les Bahamas). Une commande mentale et le moteur se met en marche. Le paysage autour de lui devient flou. C'est certainement une mauvaise idée de conduire une voiture via le logiciel de traitement des données nerveuses dans cet état, mais bon courage à celui qui ose lui dire ça en face.

*To be honest,
It's quite like paradise: a pair of dice,
Gambling in Nice, a maze for mice.
In this context,
You break your neck, passing the test,
Winning the big contest:
I'm so impressed!
Welcome in Hell!*

...

5.47 p.m. Une éternité de sommeil lui parut fort longue quand, en rêve, la vie avait versé de la falaise, droit dans le précipice, et que lui s'était encordé à sa brièveté. Des élancements dans le bras gauche le réveillèrent en sueur. Mathilde, à côté, les cheveux en couronne sur l'oreiller, respirait doucement.

5.48 p.m. Luna, ailleurs, les cheveux en désordre sur le parquet, ne respirait plus.

La mort avait pris de l'avance ; lui, du retard. Dans la poche de sa veste, il triturait l'ampoule de plasma avec sans doute le désir inconscient de la briser. En ne faisant rien, il avait tout précipité. Et rien, c'était justement ce qu'il comptait faire jusqu'à la fin. Si elle est si importante que ça, l'ampoule, je la leur donne. Oui, à eux, à eux tous.

5.59 p.m. On eût aimé contempler un panaché de rose et d'or se refléter sur les vitres des gratte-ciels de New San Francisco quand seule la pluie s'abattait, pesante, sur les parois. On eût également apprécié la lente et régulière course du soleil qui disparaît à l'ouest au lieu de la deviner s'éclipsant au plus vite dans cet Ouest agonisant, lui-même soleil d'un monde qui s'impatiait de son déclin.

Et là, la ville se modifiait peu à peu : les commerces corporatistes fermaient tandis que les magasins traditionnels ouvraient ; des hordes de motards sortaient des bretelles d'autoroute ; les bouges malfamés étaient assaillis par un petit peuple amateur de cocktails à base d'hydrocarbures et de térébenthine ; les gangs s'affrontaient sur les terrains de football, de soccer et de basket-ball ; dealers et prostituées se pavanaient jusque dans la cour des écoles ; et tout ce beau monde pour se jeter sur les abribus et défoncer les holo-vitres. L'image d'une ville nocturne animée par les comédiens, les chanteurs et les écrivains n'existait plus que dans la mémoire périssable des pellicules cinématographiques.

*Behind the blue door, on the odd floor,
I can't find my girl.
She may be wandering through the dark moor.*

6.12 p.m. On lui avait fait un trou dans le ventre, en plein milieu, parce que c'est plus commode à viser, le milieu, quand on ne cherche pas un effet spectaculaire. Alors maintenant il manquait quelque chose à Luna, un peu comme pour Mathilde avec sa jambe, sauf qu'à force d'accumuler les déflections, Luna avait fini par s'égarer en dehors d'elle-même. Elle avait commencé au bal de dernière année, en abandonnant la même nuit la tempérance et l'estime de soi, puis avait poursuivi au collège avec la fierté et la constance avant de s'alléger encore, à son entrée dans la vie active, du poids des inhibitions sociales. Quand le type derrière la porte avait lâché sa décharge de chevrotine, il avait arraché la dernière pièce de son identité. Plus rien ne pouvait tenir après ça.

Mathilde, elle, avait appliqué la sagesse du berger : quand sa jambe avait manqué à l'appel, elle n'avait pas cherché à la remplacer en laissant le troupeau de ses membres à l'abandon ; au contraire, sans se lamenter de la perte, elle s'était mise à priser ce qui restait. De la moto, elle en faisait toujours, par le biais d'une connexion neurale plutôt que par l'entremise d'une prothèse cybernétique. Alors, oui, à l'inventaire complet des os et des muscles, il manquait quelques lignes sur le registre, si bien qu'il était devenu idiot de calculer son poids de forme maintenant qu'elle était descendue en dessous de la barre des cent livres et qu'elle était inéligible au don du sang ; alors, oui, c'est vrai, il n'y avait plus rien de symétrique dans sa silhouette, mais s'il était possible à quiconque d'admirer au même instant un arbre tordu aux racines aériennes, rattachées, comme celles du figuier des Banyans, à une ramification monstrueuse, compliquée, avec des feuilles alternes et duveteuses, la symétrie n'apparaîtrait plus comme un critère d'élection à l'humanité.

Dépourvue d'une partie d'elle, Mathilde était Mathilde, et bien plus encore, là au milieu des coussins de soie or et des kilims d'Orient.

8.06 p.m. Et une légère musique qui lui trottait dans la tête. A cette heure-ci, Luna était enveloppée dans un sac. Certainement pas un Demikholl.

Trois fois le même appel : à ses employeurs, au siège de Universal Weapons et à la NSFPD. Mieux qu'un dîner de cons, une réunion de famille.

10.06 p.m. Sa montre indiquait treize minutes de moins, mais pas l'horloge sur la place. Il n'avait guère sous-estimé l'importance des données de l'ampoule de plasma. Quand les hommes de main de Universal Weapons arrivent sur place, avec peut-être celui qui, plus tôt dans la journée, a débarrassé S. de Luna (penser à lui adresser une carte pour la nouvelle année), ils tombent nez à nez avec ses employeurs. On se dit bonjour et les premiers échanges de coups de feu coïncident avec l'entrée en matière des véhicules de la NSFPD, bientôt épaulée par la force d'intervention tactique et ses blindés légers. Parfois, il suffit d'une étincelle. Un prétexte, un argument, une

occasion. Une ampoule et la ville s'éclaire. Les détonations, les rafales des fusils d'assaut, les explosions des grenades, les faisceaux des lasers. Les balles tuent, mais pas seulement ; elles arrachent, elles fourragent, elles moissonnent les chairs. Parfois, elles choisissent ; d'autres fois, elles sont plus joueuses et ricochent.

Ça gigote et ça crie. Un hélicoptère lâche une roquette et tout le quartier s'illumine : les pieds métalliques du pont suspendu, les toits bleus des maisons de la côte, les vitres des hôtels qui renvoient le spectacle de la mort, l'ondoiement des vagues d'un bassin à proximité. Les tableaux du Roxford Museum (surréalisme, fauvisme et caravagisme) frémissent, vacillent, perdent équilibre après la chute d'une fixation. L'instant d'après, ils se regardent, se jugent, voient qui est prêt à tomber, appellent à l'aide mais le veilleur est mort dans l'écroulement d'un mur d'exposition. Il n'y a guère son bras, dans quelques soubresauts, qui puisse alerter les secours. Il ne produit pas son effort.

10.06 p.m. La fureur urbaine s'était décalée vers la tour du zaibatsu Asumi. Encore un imprévu acceptable. Même s'il n'avait aucun grief contre elle, la famille Asumi faisait partie de ces dynasties qu'on soupçonne d'être mêlées à la plupart des scandales révélés ou supposés, alors c'était de bonne guerre de la titiller un peu et on formulerait une justification a posteriori qui aurait autant de chances d'être fausse que suffisante ou raisonnable. Et voilà S. qui avance d'un pas déterminé, calé sur le tempo pulsarcore de *Welcome To Hell* qu'il fredonnait dans sa tête, quand l'instant d'avant l'avait trouvé indécis à proximité de sa voiture.

10.07 p.m. Son bras cybernétique le lançait et, s'il ne pesait pas sur son épaule, il pesait dans sa tête, lourdement, à ralentir les connexions du réseau synaptique. Il ne sentait plus seulement un vide physiologique à la place de l'ancien, plein de vie, plein de ce sang qui palpite, mais aussi un vide à l'intérieur même du cerveau, comme une ombre jetée sur la partie du cortex qui le contrôlait auparavant, ou comme si un groupe de neurones avait été placé en chômage technique. C'était, bien au-delà de la sensation du membre fantôme dont lui avait parlé Mathilde, là-haut dans son appartement, au milieu des coussins de soie or et des kilims d'Orient, l'impression qu'on avait réécrit la carte somato-sensorielle de son identité, par brasure, sur un circuit imprimé. Bien sûr, il avait lu tous ces articles sur le deuil cybernétique, sur l'effondrement psychologique causé par la perte d'humanité – et sans doute décrivaient-ils bien ce qu'il éprouvait maintenant –, mais la conscience d'exister fut la plus forte, elle s'imposa d'elle-même, éclatante dans le feu qui habillait les nuages de pollution acide, magnifique de gloire et de vérité, d'un sublime rare par son silence alors qu'autour grondait la mitraille.

10.08 p.m. La tour Asumi subissait un siège improvisé. Les troupes corporatistes, d'abord d'une neutralité prudente, montraient à présent une neutralité plus engagée, voire ambitieuse,

retranchant de manière équitable de chaque côté, sans a priori ni quiproquo. S. jugea les Japonais très méthodiques et très rigoureux dans leur comptabilité, ce qui fâcha les forces du maintien de l'ordre et décima vite celles de ses employeurs. Le type qui avait tué Luna était bien là, à terre, silencieux et comme engoncé dans son costume en polymères feuilletés, la chemise tendue et la cravate nouée (penser à envoyer la carte de remerciements à sa famille, plutôt).

Il y avait comme quelque chose d'irréel dans le spectacle qui se jouait, une parenthèse dans la logique qui d'un malentendu avait provoqué une guerre. Un autre jour, tout le monde se serait dispersé à l'arrivée toutes sirènes hurlantes des voitures de la NSFPD, il n'y aurait même pas eu un seul coup de feu, pas une insulte, pas une interjection, juste un regard éloquent plein de défiance et de mépris, un regard qui dit : On se reverra, et tant pis pour l'ampoule, elle n'est pas perdue. Un autre jour oui, mais pas aujourd'hui. Pas pour la consécration de S.

Le premier tir avait tout précipité. Il y en avait eu un second, en réponse ou en riposte – personne ne savait dire puisque la détonation n'avait pas été franche, peut-être trompeuse et encore –, puis un troisième pour avertir que tous avaient franchi le point de non-retour. Une fois que l'homme est engagé dans la guerre, il est difficile de le faire renoncer, de le convaincre de la suprême idiotie qui l'a conduit là et qu'il ferait mieux de rentrer chez lui pour sa femme, sa fille, sa famille, pour lui surtout. Non, il ne renonce jamais. Et S. lui loge une balle dans la tête à 80 yards (point d'entrée : os temporal droit ; point de sortie : os ethmoïde). *One shot.*

10.19 p.m. D'habitude, la tour Asumi pullule de vigiles, mais pas ce soir. La folie a gagné jusqu'aux gars de la maintenance. Tous, d'un élan unique, se sont rué à l'assaut des blindés des forces tactiques, équipés de lanceurs de grenades, de lance-roquettes et de tout ce qui passait à portée de main, un véritable arsenal militaire normalement prohibé, mais aujourd'hui est un jour spécial et rien n'est trop beau pour l'ascension de S. qui monte les niveaux de la tour jusqu'aux appartements du directeur régional. L'ascenseur lui indique les étages dans la même typographie que son téléphone.

Il est plaqué contre les panneaux de bois. Sa grande veste de cuir noir colle un peu. À côté de lui, il imagine Mathilde. C'est facile, pour lui, de se l'imaginer. Bien plus facile que de s'imaginer une piste enneigée le long de la ligne de crête d'une chaîne montagneuse quand de sa vie on n'a connu que la Rue. Elle s'avance. Elle s'avance, le prend par la nuque et colle ses lèvres sur les siennes. Et dans ce moment ultime où leurs cœurs sont superposés, leur respiration devient la respiration du monde. Il aimerait en reprendre pour dix ans, mais l'ascenseur ne va pas aussi loin.

Les portes s'ouvrent, Mathilde s'évanouit et il essuie une rafale de mitrailleurs, tout de même, c'est un minimum. En prévision, il s'est blotti dans le renforcement de l'ascenseur et a dégoupillé une grenade flash. Il la jette maintenant, ferme les yeux derrière ses lunettes de soleil et, à la

déflagration, il décharge son Browning. Dans l'intervalle, il se dit que de toute manière ça n'aurait pas été commode d'embrasser Mathilde avec ses lunettes de soleil sur le nez. *New bullets*. Les balles à douilles combustibles ont cette particularité de percer facilement les blindages vestimentaires, grâce à une vitesse accrue, mais de n'être que rarement mortelles. Ses assaillants se tordent de douleur à terre, les balles déchirent et brûlent le tissu de leurs chairs. Et comme il est impossible de hurler sans interruption, ils ont repris leur souffle, là, en même temps, dans leur borborygme rouge, et, je vous jure, dehors aussi ça c'est calmé, au même moment, la folie, les balles, les cris, les détonations, les sirènes, tout, au même moment tout s'est arrêté dans une pause d'une seconde à peine, mais d'une seconde interminable pendant laquelle les hommes se sont regardés et ont vu en eux, dans l'image de l'autre, l'irrationalité de leurs actes, de la guerre, de leur présence fortuite ici au pied de la tour Asumi, à New San Francisco, un coin reculé de la galaxie, de l'univers, et ils se sont demandés finalement combien de chances il y avait, parmi toutes les combinaisons possibles, qu'eux se retrouvent là et pas ailleurs dans l'univers à siroter un verre de Lagavulin. J'ai un cousin qui travaille pour Asumi à Old York, a remarqué un agent. C'est un type bien. Et le frère de ma femme est dans la police, s'est dit un gars en face, presque en réponse. Il est un peu démocrate, mais pas trop.

S. a continué, lui, il a achevé proprement les trois gardes dans le silence de tombe. Et tout a recommencé. Tout a recommencé parce que c'est difficile de s'arrêter quand on a commencé et qu'étrangement, quand on est au pied du mur, plaqué devant l'évidence de sa stupidité, on met un point d'honneur à montrer la vaillance de ses arguments, on persiste et on signe, parce que, dans ces moments-là, il est plus facile de remettre en question l'ordre du monde que soi-même.

En bas, des hommes il n'y en avait plus, ou presque, mais des balles il y en avait encore. Plus de balles que d'hommes, difficile de choisir sa moitié. C'est là qu'il s'est mis à pleuvoir. Une vraie pluie, décidée, pas cette petite pluie fine qui mine le moral à force de s'abattre sur vos épaules avec la régularité du métronome, une pluie immense, inattendue, salvatrice, qui vient empêcher le feu de s'étendre, le force au sol et embue les visières des casques, les lunettes de visée, comme pour dire stop. Mais l'homme brille par sa détermination et privé de ses outils de précision qui lui permettent de tuer net, sans à-coup ni blessure superficielle, il devient barbare et tranche dans le vif. Déjà la fatigue n'aide pas, alors maintenant on tire n'importe comment, par rafales successives à droite puis à gauche, rarement dans l'axe, ou jusqu'à vider le chargeur, parce que les balles ça ne coûte rien et ça crée des emplois.

10.21 p.m. 10.22 p.m. S. avance dans le couloir bleu, sous les rails de néons qui diffusent une lumière blanche derrière les grilles blanches du plafond, une lumière claire et clignotante qui suit le rythme des explosions. Il connaît cette lumière, il connaît ces murs, il connaît ces plaques en cerisier

gravées de lettres fondues dans l'étain, l'authenticité de leurs veines et le lustre de leur vernis. Seuls les noms changent, Torii, Tanuki, Pompoko. Il reconnaît le ficus au fond du couloir, bien sûr, aujourd'hui plus naturel que lui sous la lumière artificielle. La marque des néons doit être la même (Lumens, 500 W), ainsi que celle de l'ascenseur du fond (Lift-In, 700 lbs max.). Un ascenseur blindé, des portes blindées, un code pour l'ouvrir, plus une clé pour l'utiliser. Sauf que là tout est ouvert, alors le blindage ne sert à rien si c'est déjà ouvert, que l'on est invité à entrer et à se rendre dans les appartements du directeur américain du plus puissant zaibatsu du Japon. La clé est même restée à l'intérieur dans sa serrure. Dans la précipitation, on a dû l'oublier, on a voulu sortir au plus vite, dès les premières sirènes, dès les premiers coups de feu, on a voulu fuir cet enfer parce qu'on a deviné, on a senti dans l'air les prémices de l'horreur à venir, on a su qu'aujourd'hui serait un jour exceptionnel, le jour où les tensions retenues émergeraient soudain et éclipseraient l'empire de la logique humaine.

Alors S. se retrouve seul dans le bureau et il ressent comme un bouton sur la langue, une vive souffrance très localisée et éphémère. On pourrait l'écraser avec une molaire, mais on préfère l'exciter avec une incisive pour magnifier la souffrance. Elle est vraiment spéciale cette souffrance, parce que seule la langue souffre, la bouche ne souffre pas, le cerveau ne souffre pas, les glandes lacrymales ne sécrètent aucune larme. On s'imagine presque qu'elle appartient à un autre tant elle est étrangère au reste du corps. La solitude de S., c'est celle des autres aussi.

10.24 p.m. S. se sent un peu plus seul avec ces morts, en bas, qui s'additionnent. Il décide de monter encore un peu plus haut, de terminer son ascension, de rejoindre le toit, dans le froid d'une nuit pluvieuse, au sommet de la tour la plus emblématique de New San Francisco, et de là-haut il observe tout ce petit monde jouer à la guerre, il devine les trajectoires des balles, les impacts souvent dans les murs parfois dans les corps, croit entendre dans les bourrasques de vent les hurlements des hommes qui gisent, mutilés dans leur chair et dans leur âme, si impardonnables qu'il n'éprouve aucune compassion pour eux. Il se revoit plus tôt dans la journée au volant de sa voiture, à 11.09 a.m., s'imaginant un homme lever les yeux au ciel en quête d'une révélation, et maintenant qu'il est au-dessus d'eux, au-dessus de ces hommes dont il a orchestré la fin, il se sent plus seul que jamais, seul avec son désespoir, seul avec la culpabilité d'un homme qui a voulu être dieu en donnant vie à l'absurdité, seul à estimer, dans ce petit coin de l'univers, la valeur ontologique de son existence quand les personnages du drame qui se joue en bas, dans la Rue, simulent la réalité sous le commandement d'un bras cybernétique.

*The crack was a ribbon of darkness
Across the sunny cliff.
I was climbing relentlessly –*

*Frozen stiff.
I was looking for a gate to Hell,
Since early morning.*

Elle n'avait rien dit. Elle n'avait rien dit parce qu'il est difficile de signaler une différence sans émettre un jugement et que, lorsque l'on a fait un choix contraignant, il est tentant de croire que c'est le bon, le meilleur, le plus moral, alors que parfois la simplicité est l'exercice de la vertu ; alors, même si elle n'avait rien dit, lui, il avait deviné les mots déguisés dans les soupirs et les tremblements, pas seulement les mots de l'étranger, ceux qui éloignent et séparent, mais aussi les mots de l'expiation et de l'oubli, des mots qui épongent et qui essorent, et il avait ressenti, au moment de l'étreinte, là, au plus près d'elle, il avait ressenti l'appréhension de l'acrobate qui s'élance dans le vide, ici, droit au milieu des coussins de soie or et des kilims d'Orient.

*Then, out of the blue, came the steel sparks
Like molten veins through fragile bark,
They went through my knots – Unbinding
What the gods once marked!
Who could have foreseen that?
I fell straight down like an old crone,
And, looking at my feet,
There, there was Hell, all fire and stone!
All fire and stone!*

*Welcome to my mind,
Welcome to my world!
Welcome Jack, to my paradise!
Welcome to Hell!
Welcome to Hell!
Welcome to Hell!*